

comuns als corrents filosòfics medievals, incloses les diferents heretgies, és el concepte de belles i les seves evolucions cap a l'obra d'art i la seva eventual utilitat i dignificació com a producte diví, convertint-se en tema de debat i pensament. L'autor passeja aquest principi bàsic per un itinerari curiosament elaborat i documentat on allò que no hi té cabuda per la mateixa voluntat de síntesi, troba un referent bibliogràfic que distingeix fonts originals i estudis teòrics posteriors sobre les mateixes o sobre els temes tractats.

Així són freqüents les sorpreses que pot trobar el lector no especialitzat, al qual Eco també dedica aquest treball, resultant així una obra amb una utilitat múltiple, en tant que sense deixar en absolut de banda el rigor científic que reclama el tema tractat, ofereix un ampli ventall de possibilitats per a una nova perspectiva, un nou angle de visió, en definitiva, una disposició d'ànim diferent davant l'aparentment críptic món del pensament medieval, igual que si es tractés de descobrir el significat del gest terrible de la *Maiestas Domini*, l'aparició de pel·licans, sirenes o bèsties impossibles, i tants d'altres atractius laberíntics i fascinadors que fan del llegat artístic medieval un capítol únic i exclusiu de la història.

Aquest assaig és, doncs, un instrument de treball útil per a referenciar i situar en el seu propi temps als teòrics medievals i trobar força respostes diferents a les habitualment pronunciades pel que fa al gust medieval i a la mateixa

acceptació del gaudi estètic i al seu desenvolupament en tots els àmbits de la vida social d'una etapa que encara amaga força coses, malgrat que la llum que desprèn per ella mateixa sigui prou i suficient com per aclarir fins i tot alguns conflictes actuals que encara persisteixen sobre una definició clarificadora d'uns conceptes mutants i volubles com són l'estètica, l'art i la bellesa.

La resolució assolida pels medievals resulta, segons allò que dona a entendre l'autor, diàfana i pràcticament en consens, malgrat respondre cada proposta a patrons filosòfics sovint oposats; Eco aconsegueix també la reflexió sobre el debat actual en contrast amb el que ens presenta en aquest assaig, lliçó sempre magistral en l'estudi de qualsevol ciència i les seves relacions.

Abordar una feina d'anàlisi a partir d'uns valors -és just i adient considerar valors vitals l'art i la bellesa, així com un "perfecte manual d'instruccions" l'estètica- que van adaptant-se intel·ligentment a cada moment històric i a cada necessitat i demanda social corresponent, és avui dia una aventura editorial en el sentit que l'abast d'aquest estudi corre un risc seriós d'afegir-se a la muntanya d'assimilats que es publiquen periòdicament. Aquest assaig d'Umberto Eco procura fondre objectius i satisfereix interessos múltiples per a múltiples lectors i estudiosos del tema, fent de l'aprenentatge i la capacitat crítica i de síntesi un punt d'arribada obert.

Margarida Montero i Borràs

FLORI, Jean
Chevaliers et chevalerie au Moyen Age
Paris: Hachette, 1998.

Ce n'est pas le premier ouvrage sur la chevalerie qui naît sous la plume de Jean Flori. Le directeur de recherche au Centre

d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale à Poitiers est vraiment un spécialiste de la question, ce qu'il a déjà

démontré avec ses publications telles que *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie* (1983), *L'Essor de la chevalerie - XI-XIIIe siècle* (1986) et *La Chevalerie en France au Moyen Age* (1995). En 1998 sont parus les trois travaux suivants : *La Chevalerie; Croisade et chevalerie* et le livre *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age* que nous analyserons en détail. Il comprend trois parties avec trois objets de recherches différents tout en respectant la chronologie des événements: la politique, la guerre et l'idéologie.

Commençons d'abord par l'aspect politique (première partie). Jean Flori remonte jusqu'aux traditions romaines et germaniques et observe une grande influence de l'Eglise. L'Eglise des premiers temps, qui jugeait la profession de soldat incompatible avec l'état de chrétien, changea d'avis dès le IV^e siècle et, pour défendre l'Empire romain contre les invasions barbares, accepta le principe de l'armement. L'institution de la vassalité sous les Mérovingiens et encore plus sous l'Empire Carolingien obligeait les vassaux à participer au combat avec un équipement intégral ("L'enracinement de la chevalerie").

Après la chute des Carolingiens, la mutation de l'an mil vit construire des forteresses et des seigneuries avec des *milites*, groupe de ceux qui servaient par les armes d'autres seigneurs dont ils étaient les vassaux. Le mot *milites* contenait encore jusqu'à la fin du XI^e siècle le sens dérivé de "service public" incluant le service militaire (p. 66). Il avait aussi une acception signifiant et symbolisant la remise aux rois et aux princes, lors de leur accession au pouvoir, de l'épée, qui était le signe du service armé certes, mais plus encore le symbole du droit de guerre, du pouvoir de coercition, du droit de juger et de punir. Le terme *miles* commença au XI^e siècle à

remplacer *vassus* et *fideles*. Jean Flori (p. 67) prouve par une étude lexicologique que le terme français "chevalier" désignait au début la simple profession de guerrier, capable de combattre à cheval, quel que fut son rang. L'anglais "knight" ou l'allemand "ritter" prenaient également la signification de serviteur et de garçon armé. A cette liste nous nous permettons d'ajouter le mot allemand "knecht" qui possède toujours la connotation de servir sous dépendance d'un "herr".

Jusqu'alors, tous les chevaliers étaient loin d'être nobles, bien que la chevalerie pût conduire à la noblesse, comme, à juste titre, le dit l'auteur (p. 83). Mais ce fut seulement au XIII^e siècle que les chevaliers furent des fils de nobles dans la plupart des régions de l'Europe occidentale.

Dans l'Empire Germanique notamment, les chevaliers ministériaux ("ministeriales") étaient nombreux et atteignaient des rangs élevés, même à l'égard des nobles. Les empereurs, les ducs, les évêques et les abbés leur confiaient des fonctions administratives et militaires et leur concédaient une multitude de terres riches. L'auteur explique clairement la différence entre les chevaliers allemands et français qui, de prime abord, avaient la même fonction de service armé (pp. 76-77). En Allemagne, les ministériaux d'origine non libre servaient directement les rois et les princes, sans intermédiaires, comme exécutants. C'était leurs fonctions administratives ou militaires qui les rendaient puissants et, à la fin du XI^e siècle, le terme *miles* désigna la plus basse couche des *ministeriales*. Mais, à la fin du XII^e siècle les ministériaux les plus puissants commençaient à acquérir un statut social plus élevé. La ministérialité se rapprochait de la noblesse et de la chevalerie, suite à l'influence française qui conduisit les princes allemands à

adopter pour leur cour la "chevalerie". Cette idéologie chevaleresque qui se développa d'abord en France ou, en revanche, la chevalerie se retrouvait à tous les niveaux parce que les charges publiques avaient été privatisées par des intermédiaires qui transformèrent le service honorable en honneur impliquant le service armé et la guerre.

Dans sa partie sur la guerre l'auteur décrit l'évolution de la cavalerie carolingienne jusqu'au chevalier du XII^e siècle, et à ce sujet, on peut aussi se référer à son ouvrage *L'Essor de la Chevalerie*. Mais il n'en reste pas là. Il enchaîne sur le XV^e siècle, l'armement chevaleresque et les tournois dont l'essor remontait aux XII^e et XIII^e siècles. Ensuite, il entame le sujet de la guerre et de la paix. Pour le mouvement de la paix et de la trêve de Dieu il fait utilement remarquer que la forme régulièrement pratiquée de la guerre était la dévastation, le pillage, les rapines, la formation d'un butin et que l'Eglise ne voulait donc pas abolir complètement un tel système. Elle désirait seulement canaliser et minimiser les actes de violence au strict nécessaire. Avec la première croisade, l'idée d'une pratique légitime des activités ordinaires de la guerre gagna du terrain (p. 156 et le livre de Jean Flori, *La Première Croisade. L'Occident chrétien contre l'islam*, 2^e ed., 1995). Dorénavant, la chevalerie se trouvait devant une évolution doctrinale de l'Eglise qui cherchait à donner aux chevaliers une nouvelle loi de guerre, une éthique chevaleresque, jusqu'à une déontologie professionnelle (p. 175). Le chevalier se dota de sa propre idéologie, d'un programme éthique propre à son état.

Passons maintenant à la partie sur l'idéologie dans laquelle Jean Flori discute la relation de l'Eglise avec la guerre (pp. 179-202) et la chevalerie (pp. 203-234). Il évoque l'évolution doctrinale

à l'époque féodale et observe que l'Eglise devait reconsidérer son point de vue envers la guerre à l'intérieur de la chrétienté ainsi que face aux *milites* et aux chevaliers. L'acceptation de la guerre s'amplifia d'autant plus que l'Eglise souffrait elle-même de troubles. Elle chercha à assurer sa défense et à limiter les désordres par les institutions de paix. L'auteur résume rapidement les différentes possibilités d'interprétation du mouvement de la paix de Dieu et explique que, malgré leurs aspects divergents, elles n'ont aucune influence dans le cadre de la chevalerie.

La paix fut restaurée lors de la mutation de l'an mil pour empêcher les exactions des seigneurs sur les paysans. Elle contribua aussi à l'alliance du peuple et de l'Eglise. D'autres soulignent que l'Eglise voulait seulement protéger ses clercs et ses biens, une vue dont il faut se distancier puisque l'Eglise aspirait à maintenir en général la distribution des richesses et des biens dans toute la société qu'elle-même représentait. C'est pourquoi la paix ne pouvait pas seulement protéger la propriété ecclésiastique.

Ceux qui évoquent trop le millénarisme et l'eschatologie autour de l'an mil sont critiqués bien qu'il y eut des signes millénaristes à l'époque. Concernant les chevaliers, Jean Flori estime que la paix mit en accusation les *milites* en tant que fauteurs de troubles et qu'elle essaya par là de limiter aux seuls gens portant des armes les conséquences de la guerre privée sur le territoire d'autrui. La paix s'adressa dorénavant directement aux *milites*, aux chevaliers, et non plus aux gouvernants!

La législation de la paix tenta d'inculquer une éthique professionnelle, notamment par la trêve de Dieu qui vit le jour en Catalogne et qui se répandit dans le Midi, dans toute la France et qui gagna finalement tout l'Occident chrétien. La

trêve de Dieu souligna le caractère sacré de certains jours pendant lesquels la guerre privée ("faida") restait interdite. En créant un "temps sacré" et une sorte de tabou chronologique, la trêve demanda aux *milites* une renonciation à l'usage de leurs armes pendant ces périodes sacralisées : une ascèse (p. 186). Force est de constater avec l'auteur que l'Eglise ne voulait pas abolir la *militia*, car elle aussi en avait besoin et recrutait des hommes (cf. les exemples pp. 188-192). Elle ne condamna que ceux qui représentaient un danger pour la société chrétienne. Les Croisades et la Reconquête en péninsule ibérique étaient des guerres sacralisées, des pèlerinages armés même, car les chevaliers devinrent *milites Christi* (p. 198).

Jean Flori développe nettement l'idée que la croisade même était une continuation de la paix de Dieu. La guerre à l'intérieur de la chrétienté était une activité coupable et périlleuse pour l'âme, tandis que la croisade exaltait le combat pour la libération de Jérusalem comme méritoire, cette dernière restait donc le seul moyen de faire la guerre.

La prescription de la paix de Dieu obtenait des chevaliers l'engagement de

ne pas s'attaquer aux églises, au clergé et aux personnes désarmées en général (p. 234). L'Eglise voulait soustraire aux violences des *milites* les populations désarmées (*inermes*), ce qui prouve qu'elle essaya d'éviter des luttes entre les ordres de la société tripartite. Celle-ci devait être unie et capable de se battre contre ses ennemis (p. 234).

Après une étude intitulée "chevalerie et littérature chevaleresque" Jean Flori dresse un bilan. Sa conclusion pose la question suivante: déclin de la chevalerie ou renaissance d'un mythe? L'auteur réfute l'idée d'un automne, d'un déclin du Moyen Age (Johan Huizinga) pour la chevalerie. On irait trop loin en parlant d'une dissolution de l'idéal chevaleresque à partir du XIVe siècle. Dans les ordres de Chevalerie, les lois de l'héraldique et les biographies chevaleresques, était présente l'idéologie chevaleresque qui attend d'être analysée. C'est pourquoi il y a là, selon l'auteur, "matière à un autre livre".

Eh bien, il a raison.

Thomas Gergen

GRANT, Michael, *From Rome to Byzantium. The fifth century AD*
London: New York. Routledge, 1998. 191p.

El autor lleva a cabo en esta obra un minucioso examen de la historia de Roma y Bizancio centrándose en el siglo V d.C. Michael Grant es autor de obras como *The Dawn of the Middle Ages* (Weidenfeld & Nicolson, 1981) o *The Fall of the Roman Empire* (Weidenfeld & Nicolson, 1996). El autor ya nos advierte desde un principio de los prejuicios culturales existentes respecto a Oriente y Occidente; esto es, la desvaloración que siempre ha otorgado la historiografía (ya

desde Gibbon en su *Decline and Fall of the Roman Empire*) a la parte oriental del imperio y a Bizancio así como al estudio del propio siglo V. En una palabra: la preferencia por el oeste ha sido siempre superior.

Una primera parte de la obra (capítulos 1-9) analiza el desarrollo histórico de la época: A partir del siglo III el imperio ya era demasiado grande y sus fronteras estaban tan amenazadas que no podían ser controladas desde un único